

but “how changes affected traditional neighborhood life and how Chengdu residents responded to the transformation of society from one having relatively high autonomy, little law enforcement, and a loosely affiliated cluster of neighborhoods to one controlled by a centralized urban bureaucracy” (p. 12). This is why Wang relies heavily upon non-official sources (literature, graphics, field work). This also explains why he emphasizes reading official documents and elite writings critically, with an attempt to filter the cultural bias against the commoners’ public life. This bottom-up approach reminds us that people on the street were not passive recipients of social change; instead, they were active players who were aware that their livelihood and way of life were at stake. By restoring the mass to the central place in the making and interpretation of history, Wang’s book explains why every generation of social reformers and revolutionary leaders considered the project of “enlightening”, “civilizing”, “educating”, and “mobilizing” the masses as an important and indispensable part of their political and social agenda. Since the urban reform and revolution in “modern Chengdu” brought unprecedented contact among officials, elites, and common people, the reaction from the bottom of society, be it supportive or resistant, determined the fate of a particular policy, the legitimacy of political authority, and the position of the elite in the matrix of local politics. When people actively participated in various forms of popular protest, the street became a stage for mass politics, which had gradually become a familiar part of Chinese people’s public life throughout the twentieth century.

Some questions need to be further explored. For example, it seems that Wang portrays the “common people” as a homogeneous group. They lived the similar pattern of street life and shared common interests and stakes when facing official control. But in Chengdu — an inland metropolis — it is highly possible that the bottom of society consisted of various social groups, such as secret societies (gown brothers), religious sects, and Christians, among others, which might not necessarily have responded to the top-down control in the same manner. Thus further study on intra-group conflicts as well as alliances may help add another dimension to the reader’s understanding of street culture and street politics in Chengdu.

Zhao Ma
Johns Hopkins University

WARREN, Jean-Philippe — *L’engagement sociologique. La tradition sociologique du Québec francophone (1886–1955)*, Montréal, Boréal, 2003, 447 p.

Pour Jean-Philippe Warren, la sociologie est apparue dès la fin du XIX^e siècle, période fertile en activités liées de près au développement d’une pensée sociale que l’auteur de l’ouvrage identifie à la sociologie dont il retrace l’institutionnalisation lointaine. Certains questionneront cette assimilation de la pensée sociale à la discipline sociologique alors que Jean-Charles Falardeau parlait plutôt de proto-sociologie.

L’auteur retrace la genèse de la sociologie au Québec des années 1886 à 1955. La coupure retenue de l’année 1955 – date à laquelle le père Lévesque quitte ses fonc-

tions de doyen de la Faculté des sciences sociales de l'Université Laval – paraîtra cependant un peu curieuse, car elle amène l'auteur à couper en deux la période la plus productive de l'École de Laval, l'un des moments importants de la sociologie québécoise.

Warren aborde l'émergence de la sociologie au Québec « sur le plan des idéologies qui l'ont supportée en tant que pratique, discipline et science du social, en ne perdant jamais de vue cette réalité trop souvent occultée : la sociologie fut d'abord ici affaire de catholiques militants » (p. 115). Cet angle d'attaque, qui met l'accent sur *l'engagement*, reste d'un intérêt plus limité que l'étude de la pensée elle-même. L'ouvrage de Warren entend « dégager et mettre en relief l'arrière-plan d'idées sur lequel se découpe la pratique sociologique, de saisir les idéologies qui la traversent et les discours politiques ou moraux qui l'habitent en profondeur » (p. 115). Ce livre nous en apprend beaucoup sur l'époque et les idéologies, et sur l'impact de ces dernières sur la science sociale émergente – c'est son point fort – mais il paraît plus faible sur l'exposé du contenu même de cette sociologie comme entreprise scientifique.

L'auteur soutient que le poids de l'Église a pesé lourd dans le développement de la sociologie québécoise francophone portée par deux groupes principaux : le clergé qui liait question sociale et question morale, et les penseurs nationalistes qui abordaient les questions sociales par le biais de l'économie. Il entend montrer que l'évolution des idées en sciences sociales doit se lire à l'intérieur de la vision chrétienne du monde. Très tôt dans le siècle, l'Église catholique a affronté les nouvelles réalités. Mais l'auteur confond le catholicisme social et *l'aggiornamento* qui apparaîtra plus tard, avec le Concile Vatican II, pour désigner la modernisation de l'Église comme institution.

Suivent trois longs chapitres sur les courants sociologiques eux-mêmes : la sociologie le playsienne, la sociologie doctrinale et la sociologie lavalloise. Le chapitre consacré à Léon Gérin situe ses travaux dans leur époque mais il s'attarde surtout à en cerner les limites : « arbitraire total », « partialité », « descriptions fastidieuses », bref, un positivisme qui apparaît aujourd'hui passablement naïf.

Le chapitre suivant – la sociologie doctrinale – est original parce que l'auteur analyse longuement un courant de pensée moins connu. La sociologie de l'ordre – synonyme de sociologie doctrinale à cause de ses liens étroits avec la doctrine sociale de l'Église – s'intéresse au monde ouvrier, le grand acteur collectif de la première moitié du siècle, de manière déductive et non pas de manière empirique contrairement à la méthode de Gérin. Deux questions préoccupaient les sociologues doctrinaux : la question ouvrière et celle de l'infériorité économique des Canadiens français. « Les marxistes voulaient révolutionner la société pour changer l'homme; les catholiques espéraient convertir l'homme pour révolutionner la société » (p. 182).

Fallait-il inclure les Édouard Montpetit et Esdras Minville dans le panthéon des sociologues? Conscient de cette objection, l'auteur répond à l'avance en soulignant le lien entre l'étude et l'action qui préfigure tout un courant de la sociologie québécoise à venir, comme celle qui sera plus tard pratiquée par un Jacques Grand'Maison.

Jean-Philippe Warren soutient que la sociologie doctrinale québécoise et l'École française de sociologie – malgré des différences capitales et bien qu'elles soient éloignées sur le plan du contenu – se rapprochent sur le plan de la forme. Le

parallèle fait avec Durkheim (p. 239–242) est très globalisant et rapide – trop pour être vraiment convaincant – et Warren le justifie à partir d'indicateurs pris sur le plan normatif et à partir des prises de position à caractère politique. Mais n'est-ce pas sur le plan du contenu qu'il eût fallu établir un parallèle qui compte vraiment, un parallèle qui alors aurait eu de la difficulté à tenir?

L'École de Laval en sciences sociales se distingue de la sociologie doctrinale par trois ruptures : « du corporatisme on passait à un certain socialisme; de la foi nationaliste on passait au fédéralisme; l'insistance sur l'idée d'ordre cédait la place à une insistance sur la personne » (p. 251), et surtout, elle se caractérise par l'influence qu'y a exercée l'École de Chicago. L'auteur s'attarde aux débuts et aux premiers pas de cette École mais il n'analyse pas très en profondeur ses réalisations scientifiques ni les grandes enquêtes qui ont été menées par ses tenants, il est vrai pour la plupart faites après 1955. Si ce point de coupure se justifie par le départ du père Lévesque, il ne l'est pas sur le plan du contenu du courant de pensée examiné. C'est dommage, car l'analyste se prive alors de la possibilité de faire un véritable examen des réalisations de cette école dont l'histoire reste donc à écrire.

Warren reprend dans ce livre la thèse sur l'influence de la philosophie personnaliste sur la pensée d'un grand nombre d'intellectuels du milieu du XX^e siècle qu'il a développée ailleurs avec E.-Martin Meunier. Il parle de « l'affrontement parfois assez violent d'une conscience doctrinale et d'une conscience personnaliste » (p. 295), mais il n'en dit pas plus et ne donne pas d'exemples concrets de cet affrontement qui aurait gagné à être mieux documenté. Cette thèse de l'influence du personnalisme à la Mounier soulève des objections au sein de la gent intellectuelle québécoise, mais les travaux de Warren et de ses jeunes collègues sont assez convaincants. Il ne fait pas de doute que le catholicisme de gauche et le personnalisme ont marqué les intellectuels d'après-guerre au Québec, et notamment la génération de *Cité Libre*. Donnons à Warren et aux autres qui partagent son analyse le bénéfice du doute, jusqu'à nouvel ordre.

« Dieu est dans les détails », écrivait l'architecte Mises van der Rohe. Il serait possible de relever dans le livre plusieurs imprécisions *de détails* qui peuvent agacer le lecteur à la longue. Nous avons retenu une phrase parmi d'autres pour illustrer cette critique. « Falardeau a lancé, avec Fernand Dumont, en 1960, la revue *Recherches sociographiques* dont les pages étaient ouvertes aux études le plus platement empiriques de la réalité canadienne » (p. 290). Et Yves Martin? Warren oublie le troisième fondateur de la célèbre revue, celui qui en a été la cheville ouvrière la plus nécessaire à ses débuts. « Platement empiriques », vraiment? « Réalité canadienne »? Il y a ici une erreur de perspective, car *Recherches sociographiques* s'est posée dès le départ comme devant se consacrer à l'étude du Québec, et par extension du Canada français, mais non pas à la réalité canadienne au sens large.

Dans le dernier chapitre, l'auteur reprend l'hypothèse que la sociologie québécoise aurait été marquée par un dualisme entre morale et science. « Dans l'esprit des sociologues de Laval, la science pratiquée est encore et toujours une *science pour l'action* » (p. 322, souligné). Ce diagnostic semble trop global pour correspondre à la réalité et il est faiblement argumenté. Pour l'auteur, même la sociologie de Falardeau était marquée par ce dualisme, malgré son penchant pour les études de terrain, sans oublier celles de Fernand Dumont et de Marcel Rioux. De même, il rap-

pelle la distinction dumontienne entre vérité et pertinence. L'étude du réel doit aussi viser à le transformer, avance l'auteur en parlant de Dumont, mais aussi à « recréer une véritable communauté humaine sur le fond d'une nostalgie de l'ancienne unanimité traditionnelle » (p. 343). Fernand Dumont, nostalgique de l'ancienne unanimité traditionnelle? Dumont s'inquiétait certes de ce qu'on appellerait dans un langage plus contemporain la qualité des liens sociaux, mais il n'était pas nostalgique de l'unanimité traditionnelle, qu'il lui est arrivé de critiquer, soit dit en passant. Plus largement, je ne pense pas qu'il faille mettre sur le même pied le rapport que fait Dumont entre vérité et pertinence (que Warren qualifie à tort « d'avoir fait long feu ») et l'opposition de Rioux entre sociologie aseptique et sociologie critique. Ce lien et cette opposition appartiennent à deux registres différents.

Warren soulève une question de fond qui a divisé la sociologie québécoise, soit le rapport entre science et engagement. Il situe ce débat sur un plan binaire (ce qu'il nomme le dualisme), alors qu'il se pose plutôt en termes d'une double opposition entre le scientifique et l'expressif, d'un côté, et le descriptif et le critique, de l'autre, soit plus qu'une simple opposition binaire. Si elle est juste, cette manière de voir les choses permet de distinguer la sociologie de Dumont et celle pratiquée par Rioux de manière plus fine, ou encore celle d'un Falardeau et celle d'un Grand'Maison. L'argument d'une opposition binaire qui caractériserait les trois courants de pensée analysés dans le livre ne peut-elle pas, par ailleurs, être remise en question au nom du principe du tiers exclus, un principe si souvent oublié dans les analyses de la pensée privilégiant les choix binaires?

Bref, voilà un beau livre d'histoire de ce que l'auteur appelle, dans la perspective qui est la sienne, un engagement sociologique, un livre qui éclaire les premières étapes de l'institutionnalisation de la sociologie au Québec, mais qui reste plus allusif sur l'histoire des idées sociologiques à proprement parler.

Simon Langlois
Université Laval

WEAVER, John C. — *The Great Land Rush and the Making of the Modern World, 1650–1900*. Montreal and Kingston: McGill-Queen's University Press, 2003. Pp. 497.

Today, even citizens of a highly urbanized society value property. Be they commuters from acreages or inhabitants of high-rise condominiums, people of the twenty-first century want a space they own. This desire to possess a place has its roots far back in ancient history when humans began to domesticate animals and plants and marked the property on which they worked to prevent intruders from ruining their labours. Concomitant with the need to demarcate a property of their own grew the belief that, by growing crops or by grazing animals on the spot they had set aside, they had made the terrain useful. They had turned wilderness into civilization. They had improved the land.

The evolution of property rights and the notion of improvement are the two inter-